

# magazine littéraire

## LA FRANCE FIN DE SIÈCLE

HUYSMANS MONTESQUIOU

L'ABBÉ MUGNIER BARRÈS

MALLARMÉ GOURMONT

GUIMARD LORRAIN

TOULET VALLÈS

EIFFEL

TRIESTE  
ET SES ÉCRIVAINS

ENTRETIEN :  
FRANÇOIS  
NOURISSIER

# TRIESTE, DERNIÈRE ESCALE



ROGER VILLET

*Le Canal Grande*

**L**’était une fois, ma chère Linuccia, une ville presque légendaire qui était sous la domination de l’Autriche et qui s’appelait Trieste ». Voici tracée par le plus grand de ses poètes, Umberto Saba, une première esquisse de cette ville, ancien port de la double monarchie austro-hongroise, et qui à la faveur d’un engouement pour Vienne et « l’austriacité », revient sur la scène contemporaine.

Mais on va rarement droit à Trieste. Il faut savoir user de subterfuge ou se laisser guider par le hasard pour atteindre cette ville pensive et sauvage, malencontreusement située entre deux autres villes mythiques, Vienne et Venise. Ainsi James Joyce prenant le train Vienne-Trieste, descend-il la nuit dans une gare qu’il croit être celle de Trieste. Le lendemain matin, interrogeant un passant sur l’Ecole Berlitz où il vient d’être nommé professeur, on lui apprend qu’il n’est encore qu’à Ljubljana. Incident de parcours qui se répète dans le récit de Daniel Del Giudice, *Le stade de Wimbledon* (éd. Rivages). Le train dans lequel voyage le narrateur tombe en panne un peu avant Trieste,

**Cette ville est vouée  
au culte de la  
nostalgie, de l’exil et  
du secret. Svevo et  
Saba mais aussi  
Stendhal, Joyce et  
Larbaud ont erré dans  
ses rues ventées**

l’obligeant à faire à pied le chemin qui le sépare de la ville : « J’ai souvent imaginé ces visites et probablement tout sera-t-il différent ; peut-être l’est-ce déjà dans le fait d’être arrivé à Trieste comme si j’étais un train ».

Ville-frontière traversée par les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle accomplissant le voyage en Orient (Nerval, Chateaubriand, Potocky, Burton le traducteur des *Mille et une Nuits* qui y termina ses jours), Trieste est aujourd’hui la dernière place-forte de

l’Italie avant l’Est : « Sorte de pendu oublié au haut de l’ogive adriatique » pour reprendre l’expression de Morand dans *Venises* (Gallimard).

C’est une étrange impression d’être au bout du monde qu’inspire d’emblée la ville, coincée entre les collines du Carso et la mer où elle cherche peut-être une unité... Cette mer Adriatique que Rilke découvre à Duino comme « un espace marin le plus ouvert, directement sur le Tout ». Et qu’Egon Schiele évoque dans son Journal de prison : « J’ai rêvé de Trieste, de la mer et de l’espace largement ouvert ». Même s’il est vrai selon l’aphorisme de Weininger que « la mer manque d’unité », c’est moins aux éléments naturels qu’aux vicissitudes de l’histoire que la ville doit son caractère fragmenté. Monstre d’ambiguïté, Trieste a toujours pratiqué la contradiction comme un moyen de survivre. Rebelle et irrédentiste, revendiquant son italianité, elle n’en exerça pas moins brillamment pour l’Autriche son génie des affaires pour se complaire encore aujourd’hui dans la nostalgie paralysante de Vienne qu’elle a haï.

# LOU ANDREAS SALOMÉ



Harlingue-Viollet

## Fenitchka

### Une longue dissipation



des femmes

Epuisant lentement les anciennes richesses accumulées dans ses palais-coffres-forts que sont les banques et les compagnies d'assurances, dans une attitude de vieille dame solitaire qui retarde son agonie tout en s'assurant de nouvelles cartes pour un futur dont elle devine les bouleversements dans les laboratoires de recherche scientifique installés à ses portes, Trieste conjugue depuis longtemps traditionalisme et modernité : c'est là qu'est née l'anti-psychiatrie et que le cinéma a fait officiellement son entrée à l'Université.

Ce port fut le prodigieux entrepôt de l'Europe Centrale, une Alexandrie nordique, slave et orientale dont les quais et le grand canal prolongeant la mer à l'intérieur de la ville sont décrits par Jules Verne dans *Mathias Sandorf* comme un lieu de brassage de marchandises, d'idées et d'hommes : « Se hâte, se démène dans la furie des affaires, une population de soixante-dix mille habitants d'origine italienne, dont la langue qui est celle de Venise, se perd au milieu du concert cosmopolite de tous les marins, commerçants, employés, fonctionnaires au langage fait d'allemand, de français, d'anglais et de slave ». Ce port où partaient au début du siècle les premiers transatlantiques, est aujourd'hui un réservoir de nostalgie. Mais à quoi serviraient-elles ces villes anciennes poussières d'empires, si ce n'est à engendrer des livres ? Et devant la Gare Maritime désertée, nous revenait à l'esprit cette phrase d'un roman d'Ingeborg Bachmann, *Malina* (Seuil) : « Dans le port de Trieste ma mémoire s'éveille, je rêve en bohème, en slovène, en bosniaque... J'ai toujours été chez moi dans cette maison (la Maison d'Autriche). C'est à Trieste seulement que je ne me suis pas sentie étrangère ».

Au-delà du môle Audace, lieu de promenade des Triestins, la place de l'Unité où Valéry Larbaud, introducteur en France des livres d'Italo Svevo, se souvient « d'immenses cafés neufs et déserts qui offrent leurs glaces aux incursions du vent de mer » (*A.O. Barnabooth*). Ce vent, la terrible Bora, pourrait bien être le premier personnage et le révélateur de la ville, faisant planer sur elle un souffle d'humour dévastateur, un peu de folie et beaucoup d'angoisse. Les écrivains de Trieste n'ont pas manqué de décrire cet élément perturbateur. « Le vent déferle sur le mur d'enceinte et je sens des odeurs indistinctes qui crient toutes ensemble et font un tintamarre à me rendre fou » (Svevo, *Le destin des souvenirs*, éd. Rivages). « Dans la mer qui te caresse, ou dans la violence de la bora déchaînée, hurlant et attaquant par jets obliques qui t'arrosent dans les sifflements, comme je ressens l'âpre frémis-

sement de la vie ! » (Quarantotti-Cambini, *Soleil et Vent*, éd. L'Age d'Homme). S'insinuant entre les rues étroites de la vieille ville, via Ciamician, via del Monte, via della Bora, remontant les larges avenues peuplées d'édifices à l'architecture lourde et hybride de styles Biedermeier, Liberty ou byzantin... pour venir se heurter aux collines du Carso non sans avoir auparavant semé sur son passage le désordre et la crainte. « La bora à Trieste entraînait des catastrophes beaucoup plus graves que celles que causait la fureur civique. C'était un des rares cas dans l'histoire où les éléments naturels sont plus destructeurs que l'homme » (Roberto Bazlen, *Entretien sur Trieste*) (1). L'anecdote la plus fameuse étant l'enterrement de Fouché dont le cercueil fut emporté par la bora. Quant à Stendhal, Consul de France à Trieste où il « crève d'ennui », il se plaint de ce vent qui lui donne « des rhumatismes dans les entrailles » et consigne dans son *Journal* : « Il y a double vitre ici, à cause de l'abominable bora qui me donne l'humeur de ce soir ».

**A**u centre, étoilant la ville, les cafés sont comme à Vienne un élément vital de la cité. « Caffè degli Specchi » (« Les Miroirs ») dont la longue salle refaite dans le goût des années 50 fait songer à un paquebot vers lequel afflue chaque soir la bourgeoisie locale : le dernier naufrage à Trieste. Sur le front de mer, le « Caffè Tommaseo » : murs ocres, parquets de bois usés, la ronde des dernières cigarettes, et, intacte, l'atmosphère littéraire qui présida à d'anciennes soirées où fusaient les noms de Saba, Svevo, et Joyce dont les livres reposent derrière le bar transformé en bibliothèque. C'est en sortant de ce café, un jour d'automne face à la mer, qu'un vieil homme, l'Anonyme Triestin, timide et honteux confia un manuscrit — son unique roman qui avait pour titre *Le Secret* — à Linuccia Saba, la fille du poète et son amie de longue date à qui il n'avait jamais osé avouer qu'il écrivait. Car cette ville est aussi celle des masques, des pseudonymes et de l'écriture vécue comme une névrose, dont Italo Svevo « romancier inavouable » est le symbole le plus évident. Et c'est précisément à la psychanalyse qui fut introduite en Italie par le triestin Edouardo Weiss, élève de Freud, que se consacre aujourd'hui Giorgio Voghera, habitué de ce café Tommaseo et fils de l'écrivain Anonyme Triestin.

Quant au plus viennois des cafés triestins, le « San Marco », on peut passer une journée entière sous les sombres boiseries, les miroirs immenses et le regard énigmatique

## TROIS LIVRES POUR FLANER DANS TRIESTE

tique des femmes en médaillon. Deux serveurs de noir vêtus veillent sur cette petite société autarcique, acquiesçant aux douces bizarreries de certains. Bruit de billard, silence froissé des joueurs de cartes. Café littéraire : ici viennent Claudio Magris, biographe de Joseph Roth, Helmut Eisendle, écrivain autrichien résidant à Trieste, et Fulvio Tomizza. Café de conspirateurs qui fait songer au café Meixner de Vienne où se réunissaient autour du jeune irrédentiste triestin Guglielmo Oberdank, des étudiants slovènes, italiens et polonais hostiles à l'Empereur François-Joseph. Parties de dominos sous les lampes vertes, tabacs orientaux, cigarettes autrichiennes vendues dans des boîtes décorées de l'Aigle bicéphale (celles que fume Zeno à la même époque), discussions enflammées autour des journaux qu'on fait venir de Trieste : « L'Indépendente », le « Triester Zeitung »... Mais revenons au Café San Marco où des vieux messieurs taciturnes, remuant des pensées futiles, s'adonnent à leur drogue quotidienne : la lecture des journaux en sirotant un café « macchiato » servi dans un minuscule verre (ce que à Vienne on nomme « mélange »), jetant par instant un regard agacé sur leurs voisins, ces femmes parfaitement émancipées depuis longtemps, à la silhouette à la fois provinciale et junonienne, que l'on dit un peu folles, se livrant sans vergogne aux « Babe » (commerages) en sifflant des « Spunitz ». Par parenthèse, il conviendrait d'évoquer cet autre aspect de la triestinité que constitue la féminité triomphante. Cette femme indépendante qui n'a jamais eu à s'exprimer socialement, si ce n'est au Café ou à l'Opéra à la sortie desquels c'est elle qui offre le bras à son compagnon. « Orgueilleuse, grande et puissante ». Cette Annetta Maler, héroïne svéviennne qui « lorsqu'elle parlait de littérature n'était plus une femme. C'était un homme en pleine lutte

## ■ Trieste, Franck Venaille. Ed. Champ Vallon.

Dans cette ville « inépuisable » rôde un poète, dont le voyage se révèle être une enquête sur la ville et sur lui-même ; à travers des lieux « où il est impossible de tricher avec soi-même » : la gare, le Théâtre Verdi, le café Tommaseo, l'hôpital psychiatrique San Giovanni... Ce récit qui prend finalement la forme d'une lettre amoureuse — « Je n'osais pas encore dire à Trieste que je l'aimais. Il était encore trop tôt, je regardais la ville » — est le plus élégant et le plus délicat des guides pour découvrir et aimer Trieste. A emporter absolument dans ses bagages (lire la critique du livre dans *Magazine littéraire* n° 226).

## Couleur du temps, Umberto Saba. Ed. Rivages.

Quand Trieste s'éloigne des mythes qu'elle suscite et devient une ville réelle où vécurent des êtres qui nous ressemblent et que croisa ou imagina Saba. Un vieillard neurasthénique (« Valeriano Rode »), un adolescent trop passionné (« La poule ») la jeune couturière qui s'obstine à devenir une diva (« L'interprétation »). Ce recueil de nouvelles témoigne sur les jours anciens (1911-1947) dont les lieux sont encore visibles : le grand canal, la place du marché Ponte Rosso, la terrasse San'Andréa et le Ghetto.

Une histoire d'amour, Pier-Antonio Quarantotti-Gambini. L'Age d'Homme. « Dans la blanche étreinte de Trieste » un homme écrit des lettres sous forme poétique dont la destinataire est à la fois la Ville et une jeune fille. Sistiana, le fleuve Adige, les Bains Savoia, le tramway d'Opicina, la Piazza Hortis, Barcola, un bar de la place Oberdan jalonnent cette promenade amoureuse dans Trieste.

K.N.P.

pour la vie, moralement un paquet de muscle ». On peut aussi se rappeler de cet autoportrait de Léonor Fini la Triestine qui nous la montre adolescente captivée par quatre créatures victoriennes jouant aux cartes, sans doute à l'Hôtel Régina, l'ancien quartier général des Triestines.

C'est au café « Tergeste », dans la galerie conduisant du Théâtre Verdi à la Bourse, que le héros de Saba, Ernesto, rêvait parmi les commerçants turcs portant le fez rouge, de devenir violoniste. C'est dans ce café que se concluaient les affaires, ainsi un voyageur français du XIX<sup>e</sup> siècle, Charles Yriarte, raconte de quelle façon on « expédie » un dîner en ville pour s'y rendre : « On arrive, on murmure vaguement le nom des convives, on se salue, on dîne à la hâte et à huit heures

et demie, tous les hommes tirent leur montre et sont inquiets de ce qui se passe au Tergesteum, immense club commercial et financier où aboutissent d'heure en heure les dépêches du monde entier. « Mais Trieste a cessé d'être une ville pressée et c'est dans la sereine dispersion de leur ville, que tard le soir au buffet slave, se réconcilient l'Italien et le Slave, comme dans le poème de Saba, *Café Tergeste* (2).

Trieste, ville italienne, est le symbole d'une civilisation mitteleuropéenne singulière, où ont fusionné les cultures italienne, autrichienne, slave et à laquelle se sont greffés les particularismes des négociants Juifs, Serbes, Grecs, Turcs et Arméniens... ce que l'historien triestin Cergoly a nommé « la Planète Trieste ». Un monde de relative tolérance où l'on s'était

## CHAMP VALLON

dans la même collection  
"des villes"

Paris • Julien Green  
Londres • Bernard Delvaille  
Genève • Pierre Gascar  
Venise • Frédéric Tristan  
Le Caire • C.M. Cluny  
Buenos Aires • A. Dujovne Ortiz  
Lisbonne • Pierre Kyrja  
Bénarès • Yves Véquaud  
Lourdes • C. Le Quintrec  
etc., etc.

Franck Venaille à  
TRIESTE

FRANCK VENAILLE



TRIESTE

"des villes"

AUX ÉDITIONS DE CHAMP VALLON

## RENDEZ-VOUS POUR TRIESTE

■ **Un regard retrouvé.** Au centre Pompidou jusqu'au 27 février. Tél. 42.77.12.33. Ce festival cinématographique se poursuit avec la projection de films inspirés de romans triestins et illustre la rencontre dans Trieste « ville ouverte » des cinémas allemand, soviétique et américain.

**Le théâtre d'Italo Svevo.** Italo Svevo dont on découvre qu'il est l'auteur d'une dizaine de pièces de théâtre dont les personnages sont aussi névrosés que les héros de ses romans.

*La vérité* et *Le trio en miettes* seront jouées au Théâtre de l'Europe-Odéon, dans une mise en scène de E. Amato. Salle du Petit Odéon du 18 février au 1<sup>er</sup> mars, tél. 43.25.80.98. *Les deux cousines*, pièce créée en janvier au Centre Georges-Pompidou, sera reprise du 18 février au 23 avril dans sept villes de banlieue et de province par la Compagnie Laurence Février, tél. 43.73.18.68.

**Visages, paysages.** Au premier étage de la Tour Eiffel du 15 février au 15 mars. Tél. 46.05.33.77. Trieste d'hier et d'aujourd'hui est évoquée dans cette exposition de photographies réalisées par une famille triestine, les Wulz, qui au cours de trois générations, avec le style et la technique propre à leur époque, ont portraituré leur ville.

**L'imaginaire scientifique.** A la Géode, Musée des Sciences et de l'industrie de la Villette, du 15 avril au 25 mai. Comment une ville mythique, volontiers reléguée dans son passé, devient un des lieux de recherches scientifiques les plus avancés d'Europe.

toujours efforcé de préserver l'identité de chaque communauté. Dans cette ville du *Si* du *Ja* et du *Da*, Roberto Bazlen évoque « cette ville qui parle un dialecte de Vénétie, cette campagne qui parle un dialecte slave, et qui sont confiées à une bureaucratie autrichienne irréprochable mais qui parle allemand » et où « les Italiens avaient leur Société gymnastique, les Allemands le Turnverein Eintracht, les Slovènes leur Sokol annexé au Narodni Don, tous faisant leurs cabrioles et leurs flexions pour leur idéal politique respectif » (*Entretien sur Trieste*).

De sa précarité de ville-frontière et du sentiment douloureux de « fracture » qu'imposa l'éclatement de ce monde, est née la triestinité : ce culte de la nostalgie, de l'exil et du secret. La ville devient alors un lieu privilégié de l'écriture dont on ne cesse aujourd'hui de citer les protagonistes.

Ce sont d'abord les écrivains triestins, longtemps marginalisés et qu'on découvre peu à peu. Ces solitaires qui ont fait face à leur ville, y vivant, et tentant d'écrire sans jamais quitter ce lieu excentrique, déjà exilés en eux-mêmes. Ainsi Italo Svevo, sans doute l'un des écrivains européens les plus importants du début du siècle. Employé à la correspondance au siège triestin de l'Union Banque de Vienne (tout comme Kafka employé dans une succursale pragoise des Assurances Générales de Trieste) et plus tard bourgeois enrichi, Svevo est hanté par l'angoisse de ne pouvoir concilier écriture et travail. Son chef-d'œuvre, *La conscience de Zeno* (Seuil), raconte à travers les événements d'une vie : un goût névrotique pour le tabac, la mort du père, une association commu-

niale, jusqu'à la psychanalyse, l'histoire d'un homme et celle de l'écrivain pour qui « la vie ressemble à une maladie ».

**P**oète et libraire, Umberto Saba fut l'observateur inquiet de sa ville qu'il ne quitta que pour aller mourir à Gorizia l'ultime frontière, ville de la nourrice slovène dont il prit le nom, revendiquant ainsi son identité italienne, juive et slovène. On vient de traduire *Couleur du temps* (éd. Rivages), ces récits et souvenirs d'une ville dont Saba aimait imaginer qu'il en était le poète-gouverneur. Son unique roman, *Ernesto* (Seuil) est la découverte de la sexualité par un adolescent au début du siècle. Quant à Pier-Antonio Quarantotti-Gambini, le Triestin le plus « classique » par son écriture, son œuvre délicate et emprunte de sensualité est dominée par la fascination de l'adolescence : *La vie ardente*, *Les régates de San Francisco* (éd. Gallimard) et la mutilation que constitue le drame de l'Istrie perdue (Capodistria sa ville natale cédée à l'Est). Autres écrivains plus secrets, Giani Stuparitch, Scipio Slataper et Roberto Bazlen, amateur de vaste culture qui se contentait d'inscrire des notes au bas des pages.

Dans cette ville qui se cherchait une identité et une langue sont passés ceux qui trouvèrent en elle « la ville » lieu réel et imaginaire, prémices d'une œuvre. James Joyce écrit *Gens de Dublin*, Stephen le héros, et entreprend *Ulysse* dans cette ville polyglotte, pour se souvenir plus tard dans *Finnegans wake* de cette langue désorganisée. Rainer Maria Rilke de son superbe exil de Duino, envoie des lettres à ses amis, s'interroge sur *Les Cahiers de Malte Lau-*

*ridis Brigge* qu'il vient d'achever et sur lui-même : « Je me trouve effectivement tout seul depuis avant hier dans ces vieux murs, avec au-delà de la mer, le Karst, la pluie, peut-être demain la tempête. On verra maintenant ce qui en moi peut faire contrepoids à des réalités aussi fondamentales » (Lettre à Elza Bruckmann). Stendhal, fonctionnaire en « situation irrégulière » (consul de France dans l'attente de l'exequatur que lui refusera finalement le gouvernement autrichien), s'ennuie et rêve de l'Italie. Il fréquente les salons, l'Opéra — où il entend pour la première fois « la Cenerentola » de Rossini, joue aux cartes avec une jeune chanteuse hongroise, et rédige pour le compte de l'Empire des rapports sur la situation économique et politique de Trieste. Ce qui lui vaut d'être suspecté par la police autrichienne. Alors Beyle/Stendhal succombant à la maladie de la ville, se fait adresser son courrier sous des pseudonymes : Philippe de Fäger, Karltschmidt, Cotonet...

Entre Paris et Trieste deux écrivains vont à travers l'histoire de leur mort, tracer un réseau subtil. Paul Morand, l'homme pressé dédie les ultimes pages de *Venises*, son testament littéraire, à Trieste où ses cendres reposent au pied d'un mausolée grec orthodoxe sur une des collines de la ville « loin du décor funèbre des grandes capitales ». Et c'est à Paris, loin de Trieste et de sa ville natale Rijeka/Fiume (qui en trente ans fut successivement autrichienne, italienne et yougoslave) que l'Autrichien Odon Von Horvath, auteur de *La Nuit Italienne* (Gallimard) et de *Jeunesse sans Dieu* (éd. P.U.G.), achève son exil en 1938. Celui qui se rendait chaque jour à la gare de l'Est pour guetter les trains arrivant de l'Autriche dont la guerre l'avait privé, meurt décapité un soir de très grand vent sur les boulevards. Comme s'il avait malgré lui emporté un peu de bora dans son destin d'exilé.

Tous ces écrivains ont fait l'expérience de l'incurable angoisse que sécrète la ville. A Trieste où la tristesse et une disposition mentale et une catégorie esthétique (ici, quand on demande aux Slovènes s'il est nécessaire d'être triste pour être Slovène, ils vous répondent avec humour : non... mais cela aide), le voyageur interrogeant la ville, est lui aussi confronté à ses propres obsessions. Faire face à la ville comme elle nous cherche : Trieste est à ce titre une ville-miroir exemplaire.

**Katherine Neal-Phleng**

(1) In Cahiers de l'Energumène n° 5. Ed. Salvy. Le numéro est consacré à Vienne, Trieste et Prague.  
(2) In *Trieste et un poète*, éd. Seghers.